

FEUILLETON DU SAMÉDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

TROISIÈME PARTIE

IV — LE CHATEAU DE ROTHÉNEUF

(Suite)

— Dame, monsieur ? fit le douanier, c'est à n'y rien comprendre : depuis que je suis ici, il y a bien dix ans de cela, jamais je ne l'avais vu habité l'hiver.

— La famille de Montmoran est donc à Rothéneuf ?

— Elle arrive demain. Le garde a reçu une dépêche aujourd'hui ; vous pensez... Quelle affaire ! Rien de prêt... J'ai justement rencontré le garde dans la journée, il avait perdu la tête ; il croyait encore ses maîtres à Cannes, et les voilà qui reviennent. Il allait chercher tous les gens qui seraient libres pour mettre le château en état.

— C'est bizarre, prononça M. Delalande.

— Oh ! il y a évidemment quelque chose là-dessous.

— C'est possible.

M. Delalande se promena une demi-heure avec le douanier ; puis, très intrigué, oubliant sa réserve, sa sauvagerie, il se dirigea vers le château.

La demeure de la famille de Montmoran, qui, de loin, dominait le paysage s'enfonçait, à mesure qu'il approchait, derrière des mamelons couverts de pins, de chênes verts, de fusains et de tamaris.

Un vaste parc, enclos de murs, l'entourait, contenant tous les arbres qui résistent au hâle de la mer.

Devant la façade qui regardait les terres, s'étendait un beau jardin, où poussaient des géraniums, des œillets et de magnifiques rosiers. L'habitation ancienne avait été modeste, une sorte de repaire, avec une tour et un corps de logis crénelé, planté face à la mer.

Sur les côtés, on avait élevé, au dix-huitième siècle, deux charmants pavillons, qui communiquaient par une longue galerie traversant l'ancien corps de logis.

Au parc, un escalier taillé dans le rocher, bordé d'une rampe à balustres de granit, permettait de descendre à une jolie plage, tapissée de sable d'or, au fond de laquelle était une élégante cabine.

À gauche de cette plage, entre des rochers, une petite crique, formée par un étroit goulet, servait de mouillage au canot et au petit yacht à vapeur de Philippe de Montmoran.

M. Delalande se promena longuement dans les alentours du château, un peu honteux de son indiscrétion, mais n'y résistant pas.

C'était absurde, cependant : que la famille de Montmoran passât l'hiver à Cannes, à Paris ou à Rothéneuf, en quoi cela pouvait-il l'intéresser ?

Et, malgré cela, il attendait, rôdant près de l'entrée du parc, observant, à travers les arbres, les allées et venues.

Le garde du château parut au moment où le jour se levait. Il était harassé et venait, le plus gros des la besogne terminée, boire une petite verre dans sa maisonnette, placée à l'entrée du parc. Et, son petit verre bu, il sortit un peu, fumant sa pipe.

M. Delalande n'était décidément plus le même homme, car il interrogea le garde. Quel sentiment mystérieux le poussait donc à se renseigner sur des choses, sur des personnes qui auraient dû lui être si indifférentes ?...

Le garde ne lui en apprit pas davantage que le douanier.

— Arrivons demain. Que tout soit prêt. — Comte de Montmoran.

Il montra la dépêche froissée à M. Delalande.

Il criait d'un ton furieux :

— Jamais, jamais ça ne leur était arrivé ! Et, à moins qu'il n'y ait quel qu'un de la famille de malade, je n'y comprends rien... Et préparer tout ce château en une nuit ! moi j'ai à peu près fait ma besogne, mais ma femme n'aura pas fini !... Avec ça que la mer est amusante l'hiver ! Des tempêtes, et toujours des tempêtes !... Il est vrai qu'on dit que ça vous amuse vous !

La mer offrait, en ce moment, un très beau spectacle, toute soulevée par le vent, se brisant en magnifiques flots d'écume sur les monstrueux rochers de Cancale. M. Delalande ne la regarda même pas en rentrant chez lui : toutes ses pensées étaient prises par la famille de Montmoran, comme jadis lorsqu'il suivait une instruction.

— Pourquoi ces gens-là reviennent-ils si subitement en Bretagne ? se demandait-il avec une forte d'angoisse. Pourquoi ?

Au milieu de la journée, il ressortit machinalement, un peu avant l'heure à laquelle devait arriver la famille de l'amiral ; et il alla se poster sur la route de Saint-Malo.

Il rencontra la voiture de M. de Montmoran à la montée d'une côte ; il put examiner toute la famille.

Tous, l'amiral, sa femme, Philippe, les jeunes filles semblaient tristes, accablés.

Mais l'attention de M. Delalande se porta principalement sur Viviane de Montmoran, qui était effroyablement pâle.

— Drame d'amour, prononça lentement M. Delalande, tandis que la voiture disparaissait au haut de la côte.

Cette famille désolée, entourant cette jeune fille dont le désespoir n'était que trop visible et venant chercher la sauvage solitude de la mer... Un vieux psychologue tel que lui ne pouvait s'y tromper ; il devinait à peu près

le drame : un amour contrarié ou impossible, et des crises, des larmes, des désespoirs qu'on croit éternels !

Il dit philosophiquement :

— De ces choses que le temps arrange toujours.

Il haussa rapidement les épaules et rentra chez lui, s'imaginant que, maintenant qu'il s'était expliqué le mystère, il allait oublier et les Montmoran et les Trévenec et reprendre sa tranquille existence...

Et cependant le visage de Viviane ne sortait plus de son esprit, et une nouvelle curiosité germait en lui...

Il s'écria :

— Mais sapristi les affaires de ces gens-là ne me regardent en rien ! C'est bien assez d'avoir été mêlé une fois à la vie de cette famille...

Il disait cela mais n'étouffait nullement le désir qui le pénétrait de connaître les motifs exacts du désespoir de Mlle de Montmoran.

À la nuit, après avoir longuement lutté contre sa curiosité qu'il jugeait malsaine, indigne de lui, il quitta sa maison et refit sa promenade de la nuit précédente.

Il n'avait pu résister.

Lorsqu'il arriva en vue du château de Rothéneuf, quelques fenêtres étaient encore éclairées au premier étage ; mais, l'une après l'autre, ces lumières s'éteignirent.

Et le château sembla s'être endormi tout entier.

M. Delalande allait retourner sur ses pas quand une des fenêtres s'ouvrit, et une forme blanche apparut vaguement.

— Allons, fit-il en souriant, la rêverie obligatoire de la jeune fille désespérée.

Il essayait de se moquer, mais il ne le faisait que du bout des lèvres ; une sympathie secrète le portait à plaindre cette jeune fille, avant même qu'il eut compris l'intensité de sa douleur.

Viviane ne demeura que quelques instants à sa fenêtre ; mais bientôt elle reparut dans le parc, se dirigeant vers le point culminant d'où l'on domine la mer à perte de vue.

Elle s'assit sur un rocher, M. Delalande sentit qu'elle pleurait. Puis elle rentra chez elle.

— Le sommeil est le meilleur des consolateurs, dit M. Delalande.

Et il reprit le chemin de sa maison.

Viviane, cependant, ne connaissait guère plus le repos, l'oubli absolu qu'elle apportait la nuit avec le sommeil.

Depuis quelques jours, elle dormait à peine ; et lorsque ses yeux se fermaient, des rêves aussi douloureux que la réalité rendaient son chagrin ininterrompu, ce chagrin qui avait commencé à Cannes, après le départ subit de Gilbert Morel, qu'une lueur d'espoir avait interrompu à Paris et qui, maintenant lui faisait presque souhaiter la mort.

Ah ! quel déchirement s'était produit dans tout son être lorsqu'elle avait entendu Gilbert Morel révéler le secret de sa naissance.

— Je ne m'appelle pas Gilbert Morel... M. Morel n'est que mon père adoptif... Je suis le marquis de Trévenec.

Oh ! comme elle aurait voulu connaître ce secret la première ! Comme elle aurait fermé la bouche de son bien-aimé.

— Mon bien-aimé !

Malgré la fatalité qui semblait les séparer à jamais, elle ne l'appelait plus qu'ainsi, elle ne vivait plus qu'en lui !

Emportée évanouie du cabinet de son père, où se passait cette cruelle scène, elle s'était fait répéter ce qui avait suivi ; et elle était follement fière des hautaines déclarations de son bien-aimé.

Avec quel sublime courage il avait accepté d'être le fils d'un assassin ! Combien, à sa place, eussent repoussé cet abominable héritage ! Lui n'avait pas failli à ce nom.

Avec quel élan il avait jeté ces nobles paroles :

— O mon père, avant de rien savoir, avant de connaître les preuves sous lesquelles on t'a accablé, je te crois innocent !... J'hésitais à accepter ton titre et ton nom... Maintenant, je les revendique avec orgueil ! Non, tu ne peux pas avoir été un assassin !

Elle avait fermement écouté ce récit, que son père lui faisait d'une voix tremblante ; car le vieil amiral était presque aussi cruellement impressionné que sa fille. Et depuis, personne n'avait entendu la jeune fille se plaindre, personne ne l'avait vue pleurer.

Elle n'oubliait pas que sa cousine, que la compagne de son enfance, aimée comme une sœur, était la fille de la victime de Ville-d'Avray.

Elle avait même eu le sublime courage de consoler sa cousine, à qui il avait fallu apprendre enfin que son père était mort assassiné. Cette pénible révélation avait si profondément impressionné Madeleine qu'elle pleurait son père comme si elle venait de le perdre. Et c'était pour elle, autant que pour Viviane, que M. de Montmoran avait décidé ce voyage à Rothéneuf ; car il ne pouvait plus être question en ce moment de rester à Paris, de faire paraître les deux jeunes filles dans le monde ; et il était impossible à la famille de Montmoran de vivre isolée à Paris au milieu de la saison des fêtes.

Mme de Montmoran redoutait bien un peu la solitude où ils allaient vivre, abandonnés à leurs pensées ; mais Philippe organiserait des excursions, des parties de pêche. Et l'amiral espérait vraiment que les mille distractions de la mer atténueraient, sans la choquer, l'immense douleur qu'ils éprouvaient tous.

Il n'avait parlé du jeune marquis de Trévenec qu'une fois.

— Oublions, avait-il dit, celui qui fut Gilbert Morel, puisque Gilbert Morel n'existe plus. Et imaginons-nous que le marquis de Trévenec n'existe pas, puisque la fatalité nous forcerait de le détester, et qu'aucun de nous n'en aurait la force.

Alors, Madeleine avait entouré Viviane de ses bras :

— Pas même moi, ma chérie ! sur mon âme, sur notre tendresse de